



Augustin Berque

Entendre la Terre

À l'écoute des milieux humains

Entretiens avec Damien Deville

Postface de Vinciane Despret

**AUGUSTIN
BERQUE**

Entendre la Terre

ISBN 978-2-7465-2395-1

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2022, janvier

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2022

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Augustin Berque

Entendre la Terre

À l'écoute
des milieux humains

Entretiens avec Damien Deville
Postface de Vinciane Despret

Le Pommier

AVANT-PROPOS

La vie d'Augustin Berque ressemble à celle d'un passeur. Ses travaux recèlent ce pouvoir de faire naître une mise en mouvement, une quête, l'en-vie d'une relation. Le passeur est un maître qui dispose de cette capacité infaillible de permettre à chacun de découvrir l'épique qui sommeille en lui. Un passeur est un artificier, capable d'émerveiller. Un passeur est un forgeron qui outille pour regarder, puis décrire le monde. Un passeur est un mineur qui creuse une galerie vers l'intérieur d'une terre, là où ruisselle et danse le feu de tout un peuple.

À plus d'un titre, la pensée d'Augustin Berque formule de multiples passages. Des montagnes de l'Atlas où il est né aux froides rizières de l'île d'Hokkaidō au Japon où il a écrit sa thèse, Augustin Berque a fait du goût de l'autre la ligne

directrice de ses travaux. Sur les chemins de l'Orient comme de l'Occident, cette diversité l'a guidé. Elle l'a guidé vers une interdisciplinarité complète, qui féconde les liens entre les disciplines et qui les enrichit également d'une dimension sensible. Un territoire n'est-il pas aussi source d'émotion, de nostalgie, d'envie et d'attaches plurielles ? Elle l'a guidé vers une compréhension des hybridations entre nature et culture qui font naître, partout sur Terre, l'esprit d'un lieu, ainsi que les sources d'émancipation et de résilience de chaque société. Elle l'a également guidé vers une prise en compte des non-humains dans les arbitrages scientifiques et politiques. Car penser le monde à travers la mésologie, cette fameuse approche qu'a renouvelée Augustin Berque au cours de sa carrière, permet de dynamiter les barrières qui nous empêchent de renouer avec les interdépendances tissées entre nature et culture, alors même qu'elles forment la diversité des paysages, des langues, des manières d'être et de penser qui caractérisent le monde contemporain. Récompensée par des prix scientifiques prestigieux et de multiples doctorats *honoris causa*, l'œuvre d'Augustin Berque est lue aussi bien en Europe qu'au Japon. Il est devenu, au fil des années, l'un des géographes les plus influents de son temps. Il est devenu, au fil des années, le cœur vivant de toute une discipline.

Ce livre d'entretiens cherche à faire connaître sa pensée au plus grand nombre, et connecte ses aspects théoriques à des manières de transformer concrètement nos manières d'habiter la Terre. Car à l'heure où partout le monde tremble, où des pays se brisent, des murs s'édifient, à l'heure où partout le ciel recule au profit d'un décor incertain, où, à la manière d'une toile griffée, surgissent de façon aléatoire des lumières autant que des ombres, nous avons tellement besoin des œuvres qui, par leur densité, sont en mesure de formuler de nouveau le lien. La crise écologique que nous vivons n'est pas seulement d'ordre climatique, elle demande de repenser complètement nos manières d'agir avec l'autre, et, par extension, nos manières d'habiter les territoires. Face aux enjeux qui traversent le monde contemporain, la mésologie, et plus particulièrement l'œuvre d'Augustin Berque, formule une puissante réconciliation entre les peuples d'abord, entre les vivants ensuite, entre le singulier et l'universel enfin.

Ce livre revient d'abord sur la trajectoire scientifique d'Augustin Berque. La teneur des propos n'est ici pas seulement d'ordre biographique, ni même académique. Au contraire, un chercheur habite les disciplines qu'il pratique. Ces dernières façonnent ses mots et ses regards sur le monde. Comprendre la manière dont se pratique une

discipline permet également de dessiner, à travers un angle particulier, les contours d'une société. La science a toujours participé à modeler des horizons nouveaux, au même titre que les grands événements d'une société et les petits récits entrelacés influent sur les grandes évolutions scientifiques. À travers les arbitrages de la carrière académique d'Augustin Berque, s'observe un petit bout de l'histoire des sciences et de l'histoire universelle. Le Japon est également l'un des personnages principaux du livre. Le pays est un carrefour de l'œuvre d'Augustin Berque, à partir duquel dialoguent la plupart de ses écrits. La culture de l'archipel japonais, son épaisseur historique, ses manières d'être et de parler, les grands succès de son histoire autant que ses épisodes fiévreux font de lui un pays qui éclaire les métamorphoses de notre temps, un pays sentinelle qui pourrait inspirer nombre de nouveaux possibles. Enfin, nous partageons les enseignements de la mésologie, les manières de décrire la société à sa loupe, ainsi que les évolutions sociétales qu'elle propose. De la densité des propos tenus ressort une immense conviction : retrouver nos liens à la terre, autant à la petite, celle d'un potager, qu'à la grande, ce sentiment humain d'appartenir à une grande fresque commune, est le premier navire guidant vers des transitions sociales et écologiques pertinentes et pérennes.

Lors de l'écriture de ce livre, Augustin Berque traverse le grand âge, celui de la transmission. Il a exploré des horizons lointains, comme il a défriché ici des territoires choisis et aimés. Il a vécu des moments clés, qu'il a traduits dans des pensées qui ont marqué des générations entières d'étudiants, qui ont influencé nombre d'architectes, de paysagistes, de décideurs et de militants. Du haut de son grade scientifique, il est toujours là pour partager ses mémoires et les enseignements qui les meuvent. Puisse l'œuvre d'Augustin Berque résonner encore, puisse-t-elle continuer à être un phare qui illumine un jardin de nouveau fertile, un horizon de nouveau certain.

Damien DEVILLE

CHAPITRE PREMIER

Le goût des autres

Damien DEVILLE. – Dans les imaginaires collectifs, les géographes sont perçus comme des aventuriers, des chasseurs de trésors, des explorateurs. Les premiers géographes ont été ainsi de grands voyageurs, ramenant de magnifiques carnets des contrées rencontrées et explorées. Comme si être géographe, c'était avoir le goût de la découverte, le goût de l'autre. Qu'est-ce qui, dans votre parcours, vous a conduit à vouloir explorer le monde ?

Augustin BERQUE. – Je crois que nos vies sont en grande partie les héritières d'un certain milieu. La culture familiale autant que le milieu social dans lequel nous grandissons induisent nos premiers regards sur le monde et influencent sur la durée nos manières d'être et de faire. Je suis moi-même issu d'une famille de voyageurs où, de génération

en génération, s'est transmise la tradition d'un vivre ailleurs et d'un vivre autrement. Mon arrière-grand-père Joannès, officier vétérinaire dans l'armée, est enterré au Tonkin (la région de Hanoï, au Vietnam du Nord). Mon grand-père Augustin, quant à lui, a été directeur des Affaires indigènes en Algérie. Mon père Jacques, enfin, fut administrateur au Maroc, sous le protectorat français. Ma famille a vécu au carrefour des cultures, à cette interface où se formule l'altérité. Cette histoire familiale a bercé mon enfance, et m'a inculqué dès le plus jeune âge l'envie d'aller à mon tour au bout du monde.

Et cela a commencé très tôt ! J'ai eu la chance, grâce au métier de mon père, de grandir au Maroc, sur les contreforts du Haut Atlas, puis en Égypte, dans la grande ville du Caire, lorsque mon père décida, en 1953, de quitter le Maroc, dégoûté de la politique française en Afrique du Nord. Même s'il est difficile d'objectiver son enfance, car elle est gorgée de symboles et d'émotions qui ont tendance à s'éroder et à se transformer au fil du temps, je crois pouvoir dire que ces différentes expériences dans les pays arabes m'ont sûrement mis sur la voie de la diversité. Elles m'ont également infusé de différents codes et habitudes. La couleur de la terre dans laquelle nous grandissons résonne en partie dans notre profonde intimité,

et lorsque je fus envoyé en pension en France à 13 ans, pour continuer mes études dans un lycée parisien, mes premiers moments dans la capitale française furent vraiment difficiles : je me sentais étranger, exilé. Mon cœur, mon corps, mes mots, tout ce qui m'avait bercé, se situait sur la rive sud de la Méditerranée. Très rapidement, j'ai eu envie de repartir. Penser un futur en dehors de l'Hexagone, c'était également une manière pour moi de renouer avec les enseignements de mon père. Lors des dîners familiaux, entre deux phrases, il nous disait souvent : « Je vous entretiens jusqu'à votre majorité, mais ensuite, je veux vous voir aux quatre coins du monde. » Une parole devenue prophétique car, effectivement, au début des années 1970, nous étions dispersés aux quatre coins de la planète : mes trois sœurs résidaient respectivement à Pékin, Hong Kong et Santiago du Chili ; quant aux petits derniers, mes deux frères jumeaux, l'un vivait sur une plateforme en mer de Norvège, où il travaillait comme plongeur pour une compagnie pétrolière, tandis que l'autre était carreleur de piscines en Arabie. Je vivais pour ma part au Japon, où je préparais ma thèse, tout en travaillant comme lecteur de français à l'université de Hokkaidō.

L'éducation offerte par mon père ne s'est pas limitée à une injonction au voyage. Il se sentait

proche des populations locales, tant et si bien qu'il a fait partie de cette catégorie d'administrateurs coloniaux qui ont étudié comme anthropologues ou sociologues les sociétés qu'ils avaient à administrer. Il a donc fait sa thèse, *Structures sociales du Haut Atlas*, sur le territoire dont il était « contrôleur civil ». Une anecdote peut-être à son sujet : quand je suis revenu au Maroc pour la première fois, en 1988, je me suis rendu à Imintanout, la petite ville au pied de l'Atlas où j'ai grandi. Je souhaitais renouer avec les paysages de mon enfance, le milieu qui avait été le mien, et que je revoyais régulièrement en rêve. J'avais avec moi un appareil photo, et je mitraillais tous les lieux que je reconnaissais si bien. Je me suis longuement arrêté devant la maison où j'avais passé mon enfance, mais que je n'ai pu voir que du dehors ce jour-là. Je retrouvai aussi « le bureau », le petit centre administratif où avait travaillé mon père. Alors que je le photographiais, un policier m'a appréhendé et, me prenant pour un espion, m'a traduit séance tenante devant le caïd (le pacha étant absent). Un caïd est à peu près l'équivalent d'un sous-préfet. Celui-ci occupait le bureau même où avait travaillé mon père. J'expliquai au caïd les raisons de ma venue à Imintanout, mon enfance, les travaux de mon père. Ému, il me montra du doigt une bibliothèque où trônait sur une étagère la thèse de mon père.

Le caïd me dit alors que ce livre était pour lui d'une importance considérable : il lui permettait de connaître les sociétés qu'il devait alors administrer. À la différence de bien des administrateurs coloniaux, mon père a laissé un souvenir impérissable dans la région qu'il avait administrée ; il y est quasiment devenu légendaire. Quand je suis revenu en 2005, j'ai pu me rendre au foyer religieux de la région, le sanctuaire de Lalla Aziza. Et dans la salle du tombeau même de la sainte, j'ai entendu quelqu'un dire : « Jacques Berque a été l'un des fondateurs du Maroc d'aujourd'hui » – allusion à un rapport qu'il avait eu à faire en 1946, alors qu'il travaillait à la Résidence, à Rabat, sur « l'ordre au Maroc », et au sein duquel il avait osé cet imparfait du subjonctif : « L'ordre, au Maroc, serait que nous n'y fussions pas. » Cela lui avait valu d'être limogé et envoyé dans le Haut Atlas, dans une zone jusque-là militaire, et qu'on « civilisa » pour lui. D'où la thèse qu'il a faite sur cette région, et pour laquelle il est devenu professeur au Collège de France, en 1956.

Depuis 1988, je suis retourné trois fois à Imintanout : en 2005, en 2007 et en 2014. L'accueil a toujours été formidable, l'administration locale me reconnaissant comme le fils aîné de Jacques Berque. Si les choix que j'ai pu faire dans mon parcours appartiennent à d'autres enjeux, à une autre

génération, je crois avoir été grandement influencé par l'héritage de mon père. À ma manière, j'ai essayé de comprendre de l'intérieur, en m'y plongeant à fond, les différentes sociétés où j'avais à vivre – essentiellement donc le Japon.

D. D. – Comment ce goût de l'autre s'est-il transformé en une volonté de faire de la géographie ?

A. B. – La géographie s'est immiscée dans ma vie à partir du lycée où, à Louis-le-Grand, j'ai eu comme professeur Lucien Genet, qui enseignait la discipline comme un magicien. Davantage historien que géographe, et auteur d'une série de livres d'histoire pour les lycéens, il savait tout de même parler d'espaces, de villes et de cultures, de manière extrêmement immersive. Il invoquait dans ses enseignements les couleurs des territoires, les manières plurielles d'y vivre, les légendes et symboles qui font l'identité de chaque lieu et de chaque peuple. Par ses mots, je voyageais ; par ses mots, j'ai pris goût à la géographie. C'est également durant mes années de lycée que j'ai découvert l'Extrême-Orient. Et ce fut cette fois par la puissance d'un livre. En effet, je reçus en cadeau de ma grand-mère le livre de René Grousset, *Sur les traces du Bouddha*. Il m'a littéralement transporté.

Sorti en 1929, ce livre relate l'incroyable histoire de Hiuan-tsang (Xuanzang), un moine bouddhiste chinois du VII^e siècle qui décida, au mépris des différents décrets impériaux, de se rendre en Inde pour y étudier les enseignements classiques du bouddhisme. La route était parsemée d'obstacles : parti en 629 de Chang'an, la capitale de la Chine à l'époque, Xuanzang dut traverser les déserts de l'Ouest, passer le Pamir et les cols à plus de 5 000 mètres du Karakoram, où certains villages montagnards étaient connus pour être des repaires de brigands. Armé de sa seule foi, le moine réussit à se rendre à destination. Il resta seize ans en Inde, parcourant les différents temples du pays. Pendant ce long séjour, il amassa une série de manuscrits qui répertoriaient les paroles des grands noms du bouddhisme. De retour en Chine en 645, il passa le reste de sa vie à traduire et à diffuser les manuscrits qu'il avait collectés.

Plonger dans ce livre m'a inondé d'images venues d'Asie, de la complexité des sociétés qui y résident, de la légendaire route de la soie et de l'immensité des paysages qu'elle traverse. Le Xinjiang (le Turkestan chinois) n'a pourtant rien d'un éden. Le climat y est rude, le Taklamakan est l'un des pires déserts de la planète, et les montagnes (le Tianshan, le Kunlun...) sont les plus hautes du monde après l'Himalaya. Au fil de l'histoire, de

multiples influences s'y sont croisées et métissées. À l'époque de Xuanzang, la dynastie Tang régnait sur la Chine. Les oasis des piémonts du Kunlun et du Tianshan, reliées par les routes de la soie, étaient habitées par des peuples de langues indo-européennes, et au-delà du Pamir, en Bactriane, l'influence grecque se faisait encore sentir dans l'art et l'architecture. La statuaire des grands Bouddhas de Bamiyan, détruits par les talibans, a été influencée par l'art grec. En refermant le bouquin, j'en avais la conviction : moi aussi, un jour, j'irais en Asie centrale, où l'Orient et l'Occident se sont rencontrés, comme dans le poème symphonique d'Alexandre Borodine, *Dans les steppes de l'Asie centrale*. Et pour cela, il fallait que je devienne géographe à mon tour.

Je suis curieusement revenu au voyage de Xuanzang beaucoup plus tard, lorsque j'ai traduit le livre du philosophe japonais Yamauchi Tokuryū, *Logos et Lemme*. Ce classique de la philosophie asiatique ambitionne de croiser la pensée occidentale, définie comme « logosique », avec la pensée orientale, définie comme « lemmique ». L'auteur citait à plusieurs reprises des passages entiers de la pensée bouddhique préalablement traduite en chinois par Xuanzang. En revenant sur cette pensée qui n'exclut pas le tiers (c'est ce qu'on appelle le tétralemme), je me suis aperçu à quel point elle

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16).